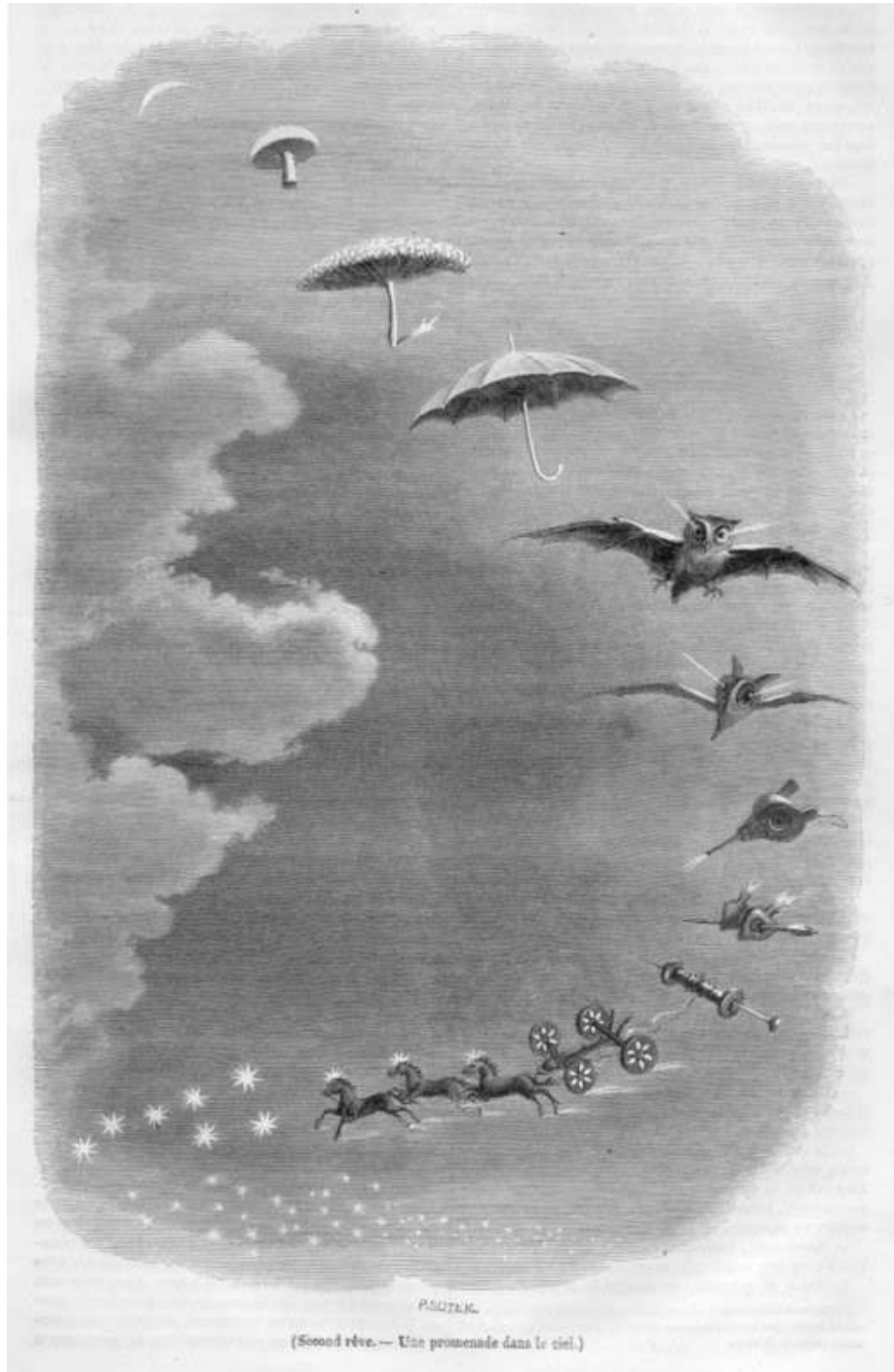


LA LETTRE

LES ACTUALITÉS DIX-NEUVIÉMISTES DE LA SERD
N° 28 – DÉCEMBRE 2019



SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROMANTIQUES ET DIX-NEUVIÉMISTES

SOMMAIRE

Éditorial
Le Conseil d'administration
L'agenda de la SERD
Publications de la SERD
Romantisme
Congrès
L'Atelier du XIX^e siècle
Le Magasin
Les Doctoriales
Chronique internationale
En zigzag

Éditorial



Dernière de l'année, cette nouvelle *Lettre* vient vous apporter, en guise de cadeau de Noël, toutes les bonnes nouvelles de notre Société.

2019 s'achève pour nous tous avec la réception du dernier *Magasin*, intitulé *L'Universel cabotinage*, et, pour certains, avec la mise en route du prochain congrès de la SERD : « Vivre vite ».

2020 s'annonce riche : *Romantisme*, les Ateliers, les Doctoriales, autant de publications et manifestations dont le détail vous est donné dans cette *Lettre*. Vous trouverez aussi, dans la rubrique « Chronique internationale », des nouvelles de nos correspondants en Chine, Nouvelle Zélande et Corée du Sud. Enfin vous dégusterez, en guise de friandises de Noël, les Zigzags de Philippe Hamon.

Et n'oubliez pas que, dès janvier, nous nous retrouverons pour notre Assemblée générale : agréable occasion de faire le point sur les activités de la SERD avant de partager un moment convivial !

Bonne lecture et joyeuses fêtes de fin d'année,

Marie-Ange FOUGÈRE



Le Conseil d'Administration

Compte rendu du Conseil d'administration de la SERD

samedi 28 septembre 2019

Université Paris 7 - Paris Diderot

(Bibliothèque Jacques-Seebacher, 10 h)

Membres présents : Claire Barel-Moisan, Jean-Claude Caron, Christèle Couleau, Frédérique Desbuissons, Brigitte Diaz, José-Luis Diaz, Béatrice Didier, Victoire Feuillebois, Florence Fix, Antonia Fonyi, Marie-Ange Fougère, Françoise Gaillard, François Kerlouégan, Mathilde Labbé, Bertrand Marchal, Sarga Moussa, Émilie Pézard, Valentina Ponzetto, Éléonore Reverzy, Guy Rosa, Julien Schuh, Érika Wicky.

Membres excusés : Aude Déruelle, Emmanuel Fureix, Philippe Hamon, Jean-Yves Mollier, Nathalie Preiss, Daniel Sangsue, Gisèle Séginger, Jean-Didier Wagneur, Jean-Claude Yon,

Représentants des Doctoriales : Romain Enriquez, Marie-Agathe Tilliette.

1. Soumission à approbation des cinq membres nommés par les vingt-cinq membres élus du Conseil de rédaction de *Romantisme*

Les noms des membres, tous sociétaires, sont soumis à l'approbation du Conseil d'administration : Wolfgang Asholt, Nigel Harkness, Dominique Kalifa, Cécile Reynaud et Pierre Wat. Le CA confirme ces nominations.

2. Secrétariat général et Présidence

François Kerlouégan annonce qu'il cède la place de Secrétaire général. Il remercie José-Luis Diaz de sa confiance. On lui adresse à son tour des remerciements. Le ou la collègue qui prendra sa succession, et qui doit faire partie du Conseil d'administration, sera élu lors du CA suivant l'AG du 16 janvier 2020 (Reid Hall, 4 rue de Chevreuse, 75006 Paris).

José-Luis Diaz annonce également que la question de sa propre succession se pose elle aussi à court terme.

Étant donné qu'il n'y aura pas de réunion du Conseil d'administration avant l'Assemblée générale du mois de janvier, il est décidé de réunir un Conseil d'administration extraordinaire le samedi 14 décembre, à 10h, pour discuter à la fois du poste de Président et de celui de Secrétaire général, et de la procédure à adopter.

Une discussion s'engage sur ces deux responsabilités : charges de travail qu'elles représentent, mode d'élection, possibilité ou non d'une codirection, etc.

3. Conseil d'administration

La prochaine élection par tiers (douze membres) du Conseil d'administration aura lieu lors de l'Assemblée générale du 17 janvier 2020. La liste des membres sortants est communiquée.

4. Dates à retenir

- samedi 14 décembre 2019, à 10h, Bibliothèque Jacques-Seebacher : Conseil d'administration extraordinaire
- vendredi 16 janvier 2020, 17h, Reid Hall : Assemblée générale de la SERD
- samedi 17 janvier 2020, à 10h, Bibliothèque Jacques-Seebacher : Conseil d'administration.

5. État des finances de la Société et des adhésions

Antonia Fonyi, Trésorière, annonce que l'état des finances est satisfaisant. Le solde est de 59 907,44 euros (il faut déduire de cette somme les frais à venir du *Magasin*, d'un montant d'environ 11 000 euros). Cependant, le nombre des adhérents – le fait n'est malheureusement pas nouveau – ne cesse de décroître. Antonia Fonyi s'étonne que, alors que les activités de la SERD se multiplient, on constate une baisse des adhésions.

Guy Rosa affirme que la SERD savait ce qu'elle était à sa création, mais sait moins bien ce qu'elle est à présent : ce sont, selon lui, des raisons morales et intellectuelles qui expliquent cette baisse.

Françoise Gaillard avance que cette baisse, qui affecte toutes les sociétés savantes, s'explique par le fait que l'époque a changé : la fidélité a fait place à la fluidité. Nous devons faire avec ce phénomène.

Christèle Couleau suggère que les collègues qui viennent communiquer aux diverses manifestations de la SERD soient fortement incités à adhérer. Plusieurs voix vont dans ce sens, notamment en ce qui concerne les séances de l'Atelier du XIX^e siècle.

Florence Fix émet l'idée que des colloques organisés en France puissent être co-organisés avec la SERD. Ce serait une bonne manière de renforcer notre attractivité.

Éléonore Reverzy déclare que la raison de la désaffection est peut-être l'image de notre société, jugée trop « parisienne » et dans laquelle certains de nos collègues ne se reconnaissent pas. Sur ce point, plusieurs membres présents proposent qu'une séance d'Atelier, par exemple, se déroule en région. D'autres assurent qu'un Congrès hors de Paris serait une bonne idée. Il y a quelques années, répond José-Luis Diaz, avait déjà été organisé le premier Congrès de la SERD tout entier à Lyon, entre ENS et Lyon II (2003). Un second Congrès, le II^e, a lui aussi été en partie « délocalisé », puisqu'il s'est tenu entre Paris X et Caen (« L'Esthétique en acte », 2005). Mais se pose le problème du coût des déplacements, tant pour les orateurs que pour le public potentiel. Plusieurs membres de l'assistance signalent que des propositions d'ateliers peuvent tout à fait émaner d'autres universités que celles de Paris, et que ces séances auraient donc lieu dans ces universités, ce qui serait une heureuse initiative. On rappelle que les propositions en la matière sont les bienvenues.

D'autres suggestions sont émises pour renforcer l'attractivité de notre société. Mathilde Labbé suggère ainsi de publier des appels de manière permanente sur Fabula. Victoire Feuillebois abonde dans ce sens : il faudrait diffuser plus fréquemment les appels (à chaque événement). D'autres voix proposent de « poster » les anciennes Lettres sur le site de la SERD pour informer de nos activités.

Par ailleurs, Claire Barel-Moisan indique que Nigel Harkness aimerait renforcer les liens entre la SDN (Society of Dix-Neuviémistes) et la SERD. Pourquoi ne pas les inviter, puis mettre en place un « partenariat » réciproque ? Il serait également souhaitable que nous nous rapprochions de la NCFS (Nineteenth-Century French Studies) américaine. Des collaborations pourraient être envisagées.

6. Le Site internet de la SERD

Le Site de la SERD fonctionne bien : nous remercions Julien Schuh et Émilie Pezard pour leur travail. Émilie Pézard affirme toutefois rencontrer quelques problèmes avec les publications sur le site, celui-ci n'ayant pas été conçu pour la publication. C'est pourquoi elle a pensé à créer une collection sur HAL.

OpenEdition, affirme Julien Schuh, souhaite nous accueillir sur son site. Il nous faut, pour cela, remplir un dossier et présenter un argumentaire. Les articles publiés sur leur site auraient ainsi un numéro ISBN, ce qui accorderait plus de visibilité aux auteurs. Nous deviendrions ainsi éditeurs d'une collection, ce qui conférerait une dimension plus professionnelle à la publication. Autres avantages : le référencement dans SUDOC et dans Isidore. On pourrait également déposer sur OpenEdition le *Magasin* (avec une publication fermée sur internet), ce qui permettrait

à notre revue d'avoir une vie après publication. Mais le travail éditorial serait à notre charge (la professionnalisation a un coût !). Julien Schuh propose d'en discuter avec les éditeurs.

Christèle Couleau confirme que le passage des revues à une publication sur OpenEdition accroît considérablement leur visibilité. Les revues sont alors beaucoup plus lues. Elle ajoute, d'une part, que la procédure pour remplir le dossier est longue et, d'autre part, qu'un chargé d'édition lui paraît indispensable. Julien Schuh va dans ce sens : la rémunération d'un chargé d'édition constituerait pour la SERD une dépense judicieuse.

7. Publications périodiques (*Romantisme*, *Le Magasin du XIX^e siècle*)

Éléonore Reverzy annonce les numéros à venir de *Romantisme* : le numéro « L'Idée indo-européenne » est en cours d'achèvement ; il sera suivi des numéros « La culture visuelle », « La mise en scène théâtrale », « Écologie » et « Amateurs ».

La prochaine livraison du *Magasin du XIX^e siècle* (« L'Universel Cabotinage ») est annoncée pour ce mois de novembre. Les dossiers des numéros suivants sont « Réseaux » (2020), « Recyclages » (2021), « C'est la fête ! » (2022) et « Eurêka ! » (2023).

Mathilde Labbé annonce que la SERD sera présente au Salon de la Revue, à Paris, les 12 et 13 octobre 2019 dans un stand partagé par le *Magasin* et *Romantisme*. Des volontaires se proposent des deux parts pour tenir le stand en se répartissant les 4 demi-journées.

8. Réunion des préparateurs des agrégations de lettres ; propositions pour les programmes 2020

Le 27 septembre 2019 a eu lieu la réunion des préparateurs d'agrégation. L'œuvre retenue par le jury du concours est le texte poétique que nous avons mis en première position : Tristan Corbière, *Les Amours jaunes*. La séance a été organisée par Julien Schuh, avec la participation de Jean-Pierre Bertrand et Pierre Loubier. Une douzaine de collègues préparateurs étaient présents. La réunion a été fort appréciée. Julien Schuh a fourni un gros travail pour mettre à disposition des préparateurs des documents numérisés relatifs à l'œuvre au programme.

Des propositions pour la session 2021 des agrégations de Lettres sont émises. Voici le résultat de la discussion collective :

- Théâtre : 1. Musset, *Lorenzaccio* ; 2. Vigny, *Chatterton* ; 3. Jarry, *Ubu Roi*.
- Poésie : 1. Lamartine, *Méditations poétiques* ; 2. Lautréamont, *Les Chants de Maldoror* ; 3. Desbordes-Valmore, *Les Pleurs*.
- Prose : 1. Sand, *Mauprat* ; 2. Goncourt, *Germinie Lacerteux* ; 3. Mérimée, *Colomba*, *Carmen* et *La Vénus d'Ille*.

9. Actes des congrès, colloques, journées d'étude et ateliers

Journée d'étude de la SERD du 5 décembre 2015, *Les XIX^e siècles de Roland Barthes* : les actes (José-Luis Diaz et Mathilde Labbé dir.) viennent de paraître aux éditions Les Impressions nouvelles. <https://serd.hypotheses.org/5355>

Colloque de la SERD, organisé en collaboration avec la Bibliothèque de l' Arsenal et l'université Toulouse-Jean-Jaurès (14 et 15 octobre 2016) : les actes (Marine Le Bail et José-Luis Diaz dir.) ont paru dans le numéro XV de la revue *Histoire et civilisation du livre*, dont ils forment le dossier thématique, intitulé « L'histoire littéraire des bibliophiles (XIX^e-XX^e siècles) » https://plh.univ-tlse2.fr/accueil-plh/navigation/publications/volumes-collectifs/histoire-civilisation-du-livre-n-xv-l-histoire-litteraire-des-bibliophiles-xixe-xxe-siecles--687493.kjsp?RH=ACCUEIL_PLHVI

Congrès de la SERD, intitulé « Les mondes du spectacle au XIX^e siècle » (28-30 janvier 2014, Jean-Claude Yon, Florence Fix et Valentina Ponzetto) : les actes sont toujours en cours.

VIII^e Congrès de la SERD (26-29 mars 2018), consacré à « L'œil du XIX^e siècle » (Frédérique Desbuissons, Marie-Ange Fougère et Erika Wicky) : le travail pour la publication des actes est presque achevé.

L'Atelier du XIX^e siècle « Les intérieurs d'écrivain en vitrine : la vie littéraire vue du mobilier » (9 octobre 2015, Bibliothèque de l' Arsenal, Margot Favard et Marie-Clémence Régnier) : les actes sont toujours en cours.

L'Atelier du XIX^e siècle « Centenaires, jubilés, commémorations » (2 décembre 2017, Bibliothèque de l' Arsenal) : les actes (Marie-Clémence Régnier dir.) sont en ligne depuis le printemps dernier sur le site de la SERD : <https://serd.hypotheses.org/latelier-du-xixe-siecle#Centenaires>

L'Atelier du XIX^e siècle « Autour de Jean Sogar de Charles Nodier : le bicentenaire d'un roman majeur du romantisme » (1^{er} juin 2018, Bibliothèque de l' Arsenal) : les actes (Émilie Pézard et Marta Sukiennicka dir.) ont également paru sur le site de la SERD : <https://serd.hypotheses.org/5243>

L'Atelier du XIX^e siècle « Quelles sources pour l'histoire des sens ? » (21 septembre 2018, Fondation Biermans-Lapôtre, Érika Wicky) : les actes paraîtront dans un numéro de la revue *Épistémocritique* au printemps 2020.

L'Atelier du XIX^e siècle « Les chefs-d'œuvre inconnus » (29 mars 2019, Maison de Balzac, Amandine Lebarbier) : les actes vont être publiés sur le site Fabula prochainement.

L'Atelier du XIX^e siècle « Pièce défendue : mémoire de La Barbe bleue au XIX^e siècle » (26 avril 2019, Marion Glaumaud-Carbonnier et Hermeline Pernoud) : les actes vont paraître dans la revue *Féerie*.

Par ailleurs, on signale qu'une proposition nous a été faite de publier les actes du colloque jeunes chercheurs sur « L'accessoire d'écrivain au XIX^e siècle : le sens du détail » (université Jean-Jaurès, laboratoire PLH/ELH, 11-13 octobre 2017, Lauren Bentolila-Fanon, Marine Le Bail et Charlène Huttenberger-Revelli). Bien que cette manifestation n'émane pas de la SERD, sa publication sur le site est approuvée. Toutefois, cette proposition soulève une question importante qui devra être discutée lors du prochain Conseil d'administration : il faudrait songer à établir un statut précis concernant la publication sur le site de la SERD des actes de manifestations qui ne sont pas organisées par notre société.

10. Manifestations 2019-2020

a. IX^e Congrès de la SERD

Le IX^e Congrès, intitulé « Vive vite », se tiendra dans un lieu qui n'est pas encore connu. Du lieu dépendent les dates auxquelles il se déroulera. Le projet, pour l'heure, dispose d'un comité scientifique et d'une esquisse d'argumentaire (José-Luis Diaz) que Jean-Claude Caron s'est chargé de compléter. Son CA se réunira le samedi 16 novembre 2019, et lancera l'appel à contributions. (Entre-temps, nous avons obtenu l'accord pour que le Congrès se déroule à la Fondation Singer-Polignac, les 24-25-26 janvier 2021.)

b. L'Atelier du XIX^e siècle

- « Frontispices », séance organisée par Axel Hobsbein (6 décembre 2019, Bibliothèque de l' Arsenal)
- « L'imaginaire des sociétés secrètes », séance organisée par Nicolas Aude et Marie-Agathe Tilliette (28 février 2020, Bibliothèque de l' Arsenal)
- « Toutes, sauf les actrices : les femmes au théâtre », séance organisée par Florence Fix et Valentina Ponzetto (20 mars 2020, Théâtre Montansier, Versailles)
- « Approche écopoétique du XIX^e siècle », séance organisée par Aude Jeannerod (programmée pour juin 2020, pas encore de lieu pour le moment).

Pour 2020-2021, une séance est d'ores et déjà prévue : « Le XIX^e siècle en série(s) », organisée par Marine Le Bail (20 novembre 2020).

c. Séminaire des Doctoriales

Romain Enriquez et Marie-Agathe Tilliette rappellent que le sujet, pour 2019-2020, en est « Les révolutions du corps au XIX^e siècle ». Les séances ont lieu à l'université Paris-Diderot. Une journée d'études est prévue le jeudi 23 avril 2020. On trouvera de plus amples informations sur le lien suivant : <https://doct19serd.hypotheses.org/date/2018/1>

d. CL 19

Mathilde Labbé rappelle que la journée des associations a eu lieu à Reid Hall. Par ailleurs, la campagne pour concourir au prix Ary-Scheffer de la thèse dix-neuviémiste est ouverte. <https://comitexix.hypotheses.org/2104>

François KERLOUÉGAN
Secrétaire général



L'agenda de la SERD

- | | |
|---------------------------|--|
| 16 janvier 2020 | Assemblée générale de la SERD, Reid Hall (4 rue de Chevreuse, 75006 Paris), 17 h. |
| 24 janvier 2020 | « L'Atelier du XIX^e siècle » : « Visages de l'objet imprimé : les frontispices au XIX ^e siècle », Axel Hohnsbein, Bibliothèque de l'Arsenal. |
| 28 février 2020 | « L'Atelier du XIX^e siècle » : « L'imaginaire des sociétés secrètes dans la littérature du XIX ^e siècle », Nicolas Aude et Marie-Agathe Tilliette, Bibliothèque de l'Arsenal. |
| 20 mars 2020 | « L'Atelier du XIX^e siècle » : « Toutes, sauf les actrices : les femmes au théâtre », Valentina Ponzetto et Florence Fix, Théâtre Montansier, Versailles. |
| juin 2020 | « L'Atelier du XIX^e siècle » : « Approche écopoétique du XIX ^e siècle », Aude Jeannerod. |
| 20 novembre 2020 | « L'Atelier du XIX^e siècle » : « Le XIX ^e siècle en séries », Marine Le Bail, Musée d'Orsay. |
| 24-26 janvier 2021 | IX^e Congrès : « Vive vite », Fondation Singer-Polignac. |



Congrès de la SERD

Le IX^e Congrès, intitulé « **Vive vite** », se tiendra à la Fondation Singer-Polignac, les **24, 25 et 26 janvier 2021**. En voici l'argumentaire.



VIVRE VITE !

LE XIX^e SIÈCLE FACE À L'ACCÉLÉRATION DU TEMPS ET DE L'HISTOIRE

« Paul et Arbelle étaient deux enfants de la fin du siècle, un peu tristes, un peu las, et qui avaient vécu trop vite, de cette vie trépidante et fiévreuse qui emporte, dans un tourbillon infernal où les choses défilent en fresques vertigineuses, les générations vouées au confort moderne. [...] Aller trop vite. Voilà quelle était l'erreur de leur existence. » Ce portrait fait des deux héros d'une nouvelle de l'extrême fin du XIX^e siècle¹ quant à leur manière caractéristique de vivre la temporalité est une juste expression, avec les mots du temps, de la problématique que souhaite aborder le IX^e congrès de la Société des études romantiques et dix-neuviémistes.

Après nous être intéressés dans le cadre de notre huitième Congrès (« L'Œil du XIX^e siècle », 2018) à la problématique transversale et panoramique de la vision, et avoir ainsi considéré les manières dont le siècle a construit l'*espace* perceptif, envisagé les pouvoirs de l'œil mais aussi ses aberrations et ses pathologies, c'est à la problématique *temporelle* que nous nous proposons ainsi de revenir. Celle-ci a été abordée déjà dans le cadre de notre avant-dernier Congrès (« Le XIX^e siècle face au futur », 2016), sous l'angle de l'avenir et du futur, notions cardinales et complémentaires, essentielles à explorer pour comprendre la dimension utopique que s'est généreusement accordé le siècle à lui-même, la manière qu'il a eue de se vivre comme le *siècle du progrès*, rêvant à des *temps meilleurs* et les anticipant déjà, sauf à multiplier en ses dernières décennies les *dystopies*.

En considérant cette fois le XIX^e siècle comme le siècle de l'accélération du temps et de l'histoire, il s'agira de compléter sa *carte d'identité temporelle* par l'étude d'un autre de ses *régimes d'historicité* (pour reprendre l'expression de François Hartog), tout aussi important que sa relation utopique au futur, et se combinant pour une part avec elle.

C'est du *présent*, d'un certain mode nouveau de vivre le présent qu'il va s'agir, et non plus du futur ; d'un présent accéléré, qui rompt avec les rythmes d'Ancien Régime; d'un présent que

1. Gaston Derys, « Les Noces aériennes », *Le Journal pour tous*, 25 janvier 1900.

l'urbanisation croissante tend à débrancher du temps rythmé par les cloches des campagnes, et auxquels les moyens de locomotion et de communication nouveaux (le train, le télégraphe, la vapeur, l'électricité, le téléphone, l'automobile, l'avion, etc.) donnent un tempo de plus en plus vif à mesure que le siècle avance. De Victor Hugo célébrant la « rapidité inouïe » du train, les éléments du paysage qui défile devenant taches, raies ou chevelures (*Voyage en Belgique*, 1837), à William Turner qui représente *Rain, steam and speed. The Great Western Railway* sur l'une de ses plus célèbres toiles (1844), on partage ce sentiment d'accélération du temps que permet le chemin de fer.

Le XIX^e siècle s'ouvre avec les campagnes militaires de Napoléon, vainqueur souvent par surprise, développant une stratégie de vitesse de déplacement de ses armées et fondant sa tactique sur la rapidité d'exécution pour bousculer l'ennemi. Mais, selon Balzac, c'est déjà la Révolution française qui, bousculant les structures anciennes, a inauguré le « vivre vite » : « On sentait la nécessité de vivre vite et beaucoup » (*Le Dernier Chouan ou la Bretagne en 1799*, 1829). L'expression de cette nécessité, qui est au cœur même de nombreuses productions littéraires romantiques, se développe dans un contexte économique et social : l'irrépressible émergence d'un capitalisme financier et industriel fondé sur la notion d'accélération du temps. Le temps de la production, tout d'abord, mais aussi le temps du goût, désormais changeant, et donc le temps du profit. Au cœur de ce système, la Bourse incarne le rythme effréné de cette quête de profit, le spéculateur jouant à la hausse « avec la rapidité de l'éclair ² », au risque d'un effondrement tout aussi brusque.

Chaque décennie a apporté son lot d'inventions, dont il importera d'avoir à l'esprit la chronologie, contribuant à accélérer de manière exponentielle le temps vécu. Les développements du réseau ferré en particulier, se font année après année, le symbole tangible de cette accélération du temps qui implique aussi un rétrécissement de l'espace, invitant au cosmopolitisme (*Cosmopolis, Le Magasin du XIX^e siècle*, 2018). Dans le domaine de l'architecture, l'utilisation de matériaux nouveaux tels la fonte, l'acier, le verre permet l'érection en un temps record aussi bien du Crystal Palace de Londres (1850-1851) que de la Tour Eiffel à Paris (1887-1889), tous deux liés à l'organisation d'Expositions universelles qui célèbrent la vitesse comme une composante du XIX^e siècle.

Parmi les activités sociales qui sont emportées par ce galop de plus en plus effréné, le *journal* quotidien, avec l'invention de cette notion qui nous paraît à nous intemporelle : l'*actualité*. Désormais, l'information c'est autant du temps que du contenu : il faut être le premier à tout prix. La fondation des agences de presse (Havas, 1835 ; Reuters, 1849) témoigne de cette frénésie informative. Le journal, complété par les autres formes périodiques de la presse, rythme le quotidien, contribuant ainsi à une sorte de *journalisation* de l'histoire, se faisant et se défaisant. Et les écrivains de se plaindre de ce triomphe du *contemporain* tout en y prenant leur large part : ainsi de Sainte-Beuve écrivant lundi après lundi ses *Portraits contemporains*...

Une autre forme d'expression de ce nouveau tempo historique consiste dans la montée en puissance de la *mode*, non seulement pour ce qui concerne les vêtements des femmes, le mobilier et les divers aspects de la vie quotidienne, mais aussi dans la production culturelle, y compris la littérature : car elle aussi se trouve affectée par les « vertigos de la mode » (Balzac, 1830), et se rêve bientôt *littérature à la vapeur, littérature sténographique, littérature électrique*. Mais les autres arts ne sont pas en reste, la musique en particulier, avec ces *concerts à la vapeur* dont se moque Grandville (*Un autre monde*, 1844), songeant au rythme infernal imposé au piano et à l'orchestre par Liszt ou Berlioz. La peinture n'échappe pas à cette accélération du processus de création. Ainsi l'acte de peindre, lié de manière pluriséculaire à la lenteur du geste qui, seul, garantirait la production de

2. Formule utilisée par l'avocat Berryer dans son plaidoyer lors de l'affaire du Crédit Mobilier, cité par P. J. Proudhon dans le *Manuel du spéculateur à la Bourse* (1854).

chefs d'œuvre, connaît-il lui aussi une accélération. Celle-ci est revendiquée, par exemple, par les impressionnistes (elle seule permet de traduire sur une toile l'impression fugacement ressentie) et plus encore par Van Gogh qui, influencé par la rapidité d'exécution des peintres japonais, proclame sa volonté de dessiner et de peindre « à la vitesse de l'éclair ».

Participe aussi de ce mouvement d'accélération, la prime donnée à ce que, depuis Balzac de nouveau, inventeur du néologisme (1823), on appelle la *modernité*, notion à laquelle Gautier puis Baudelaire (*Le Peintre de la vie moderne*, 1863) vont donner ses lettres de noblesse. Mais cette accélération du temps est scandée aussi par la série des *révolutions* de tous ordres, politiques, sociales, mais aussi bouleversant en profondeur les mœurs, qui caractérisent le siècle. Tant et si bien que lui-même s'empresse de se baptiser le « siècle des révolutions » tout aussi facilement qu'il aime à se désigner comme le « siècle de la vitesse, le « siècle de l'accélération », et parle déjà d'« accélération de l'histoire ». Pour les pouvoirs en place comme pour ceux qui aspirent à les renverser, la rapidité d'intervention dans l'espace public constitue un facteur primordial de succès ou d'échec : au brusque surgissement de l'insurrection s'oppose la rapidité de la réponse policière ou militaire. Il en est de même à l'extérieur du continent européen : la conquête coloniale est affaire de vitesse, afin d'être le premier à planter son drapeau sur des terres âprement disputées.

C'est à analyser les aspects multiples de ce nouveau *régime d'historicité* que sera consacré le IX^e congrès de la SERD. On aura à cœur de multiplier les angles d'attaque pour saisir le phénomène sous ses aspects multiples. Si les progrès techniques auront leur juste part, comment oublier que la danse elle aussi, par exemple, se met à accélérer quand elle se fait *galop*? À ce nouveau tempo chorégraphique, Béranger, chanteur populaire, consacre une chanson dès la Restauration, où déjà résonne le « vivre vite » :

Aimons vite,
Pensons vite ;
Tout invite
À vivre vite !
(« Au galop »).

Vivre vite : ce titre aussi preste qu'expressif, scandé au rythme du phénomène qu'il décrit, nous a semblé d'autant mieux convenir que c'est sous l'angle des *vécus* que nous souhaitons surtout envisager la question. Des vécus multiples qui interrogent quant au degré de partage de ce « vivre vite ». Ne faut-il pas insister sur la dimension générationnelle du rapport au temps ? En parallèle à l'idée de vitesse, les notions de « temps compté », de « futur sans avenir » ressortissent à un *topos* de la littérature romantique, faisant de l'adolescent ou du jeune homme un individu pressé. De ce point en découle un second, lié à la notion de genre : la masculinité d'un vivre vite à laquelle s'opposerait l'assignation de la femme (au moins en milieu bourgeois) à une forme de lenteur, de répétition, de sédentarité liées à sa supposée « nature ». Le troisième point est relatif à la vitesse comme marqueur à la fois géographique et social : n'observe-t-on pas, y compris pour le XIX^e siècle tardif, la persistance d'espaces différenciés suivant leur rapport au temps, entre des formes continuées de « village (quasi) immobile » et l'exacerbation du « rythme effréné » de la grande ville, en passant par le « rythme trop lent » et la « méfiance envers toute surprise capable de troubler ses douillettes habitudes » de la petite ville³ ?

Il faudra de ce point de vue distinguer entre les différents modes de vivre l'accélération : soit d'une manière complice, accueillante aux nouveaux rythmes déstabilisés du temps, tel

3. Formules dues à Marc Bloch décrivant la France de l'entre-deux-guerres dans *L'Étrange Défaite*, Paris, 1946, p. 94.

Béranger rendant en vers brefs l'ivresse heureuse du galop ; soit en vibrant au rythme de la *vie électrique* (Albert Robida) ; soit au contraire sur le mode pathologique, comme les héros des « Noces aériennes » ou, pire, Zola se proposant dans *La Curée* de « montrer l'épuisement prématuré d'une race qui a vécu trop vite et qui aboutit à l'homme-femme des sociétés pourries ».

Mais il faudra tenir compte aussi des vives résistances à ce nouveau mode contagieux de vivre le temps qui s'impose, lié au phénomène urbain et aux inventions techniques : celles qu'expriment tous ceux qui, comme Vigny, préfèrent les cahots de la roulote du berger ou de la « patache », à l'inférieur rythme du train qui en 1838 relie Paris à Versailles à trente-six kilomètres à l'heure : « Évitez ces chemins, leur voyage est sans grâces », chante *La Maison du Berger* (1844). Le temps des campagnes, vu sous l'angle des romans champêtres (1846-1849) et du « Berry stationnaire » de George Sand, reste lui aussi inamovible. Sans oublier tous ceux qui répugnent à se laisser emporter par le morcèlement sans âme de ce présent accéléré, et rêvent d'un temps suspendu, éternel, infini (Lamartine).

Ce qui implique qu'il ne faudra pas craindre de déborder le XIX^e siècle, en ayant un œil vigilant sur la suite de cette histoire promise à des accélérations bien plus poussées encore aux deux siècles suivants, tout comme aux rejets qu'elles continuent encore aujourd'hui d'y susciter.

MEMBRES DU COMITÉ SCIENTIFIQUE

Mme Claire Barel-Moisan (CNRS)
M. Jean-Claude Caron (Université de Clermont-Ferrand)
Mme Christèle Couleau (Université Paris XIII)
M. José-Luis Diaz (Université Paris-Diderot)
Mme Marie-Ange Fougère (Université de Dijon)
Mme Françoise Gaillard (Université Paris-Diderot)
Mme Émilie Pezard (Université de Poitiers)
Mme Cécile Reynaud (BnF)
Mme Éléonore Reverzy (Université Paris III)



Publications de la SERD

Les actes de la journée d'étude « **Les XIX^{es} siècles de Roland Barthes** » sont publiés : <https://serd.hypotheses.org/5355>



Romantisme

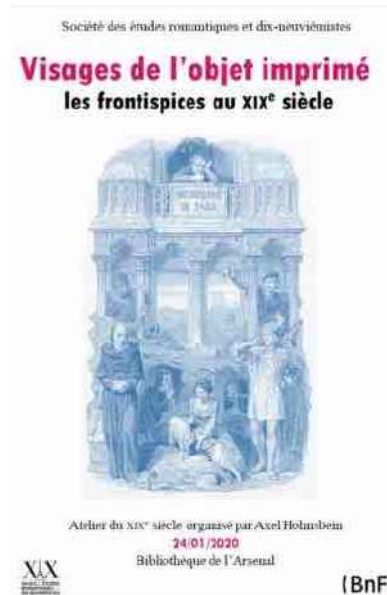
Voici un appel à contribution pour le numéro « **Cimetières** », coordonné par **Emmanuel Fureix** et **Paule Petitier** :
<https://serd.hypotheses.org/5587>



L'Atelier du XIX^e siècle

Le **24 janvier** aura lieu à la Bibliothèque de l'Arsenal l'Atelier intitulé « **Visages de l'objet imprimé : les frontispices au XIX^e siècle** », organisé par **Axel Hohnsbein**.

<https://serd.hypotheses.org/5540>



L'Atelier « **L'imaginaire des sociétés secrètes** », organisé par **Nicolas Aude** et **Marie-Agathe Tilliette**, se tiendra le **28 février 2020**, à la Bibliothèque de l'Arsenal.

En voici le programme :

9h-9h15 Accueil des participant.e.s

9h15-9h30 Introduction – **Nicolas Aude** et **Marie-Agathe Tilliette**

9h30-10h45 Première session : **Histoire et médias**

. « Un envers de l'histoire contemporaine ? Lectures et usages historiques des littératures du complot et des sociétés secrètes », **Jean-Noël Tardy** (Université Panthéon Sorbonne)

. « L'émergence de la notion de société secrète dans la presse du XIX^e siècle », **Julien Schuh** (Université Paris Nanterre)

10h45-11h15 Pause

11h15-12h30 Deuxième session : **Romans populaires**

. « Les jésuites dans le roman populaire entre France et Italie. Archétype, fortune et avatar d'un imaginaire du pouvoir occulte », **Olivier Bosc** (Bibliothèque de l'Arsenal)

. « Le capitaine Nemo et son équipage : une société secrète mondialisée ? », **Romain Enriquez** (Université d'Artois)

12h30-14h30 Déjeuner

14h30-15h45 Troisième session : Balzac complotiste

. « Plot et plausibilité chez Balzac », **Rebecca Sugden** (University of Cambridge)

. « Les sociétés secrètes dans La Comédie humaine : "l'endroit" de l'envers ? », **Alexandra Delcamp** (Université de Bâle)

15h45-16h15 Pause

16h15-17h30 Quatrième session : Perspectives comparatistes

. « Dostoïevski conspirateur : lectures paranoïaques d'un mystère biographique », **Nicolas Aude** (Université de Lille)

. « Figuration des sociétés secrètes et méga-complot, XIXe-XXIe siècle : réflexions sur quelques continuités transséculaires et transnationales », . **Chloé Chaudet** (Université Clermont-Auvergne)

17h30-18h Conclusion – **Marie-Agathe Tilliette**



Le **20 mars**, au Théâtre Montansier à Versailles, aura lieu l'Atelier « **Femmes de spectacle, d'hier à aujourd'hui** », organisé par **Florence Fix** et **Valentina Ponzetto**.

L'argumentaire est en ligne : <https://serd.hypotheses.org/5409>

En voici le programme :

10h Catherine Masson (Wellesley College, USA) : « Être directrice de théâtre aux USA au XIXe siècle : tour de force ou circonstances particulières ? »

10h30 Barbara T. Cooper (Université du New Hampshire, USA) : « Anaïs Ségalas, dramaturge, critique théâtrale et organisatrice de spectacles de société »

11h Adélaïde Jacquemard-Truc (Université Paris-Est Marne-la-Vallée) : « Faire sa place dans le théâtre symboliste : Rachilde, dramaturge et critique »

11h30 Corinne François-Denève (Université de Bourgogne) : « Elizabeth Robins, femme de réseau »

12h Camilla Murgia (Université de Lausanne) : « Entre modèle économique, entrepreneuriat et innovation : les cas d'Elisa Garnerin et de Madame Saqui »

14h30 Julia Rosselo Rosset (Université de Lyon 2) : « Des conditions requises pour faire jouer sa pièce sur une scène de théâtre publique parisienne au XIXe siècle quand on est femme »

15h Laura Colombo (Université de Vérone) : « La sirène et l'écrivain(e): les compositrices face à la littérature et au théâtre au XIXe siècle »

15h30 Hélène Marquié (Université Paris 8) : « Entrée en scène des maîtresses de ballet (1871-1914) »

16h Chloé d’Arcy (EHESS) : « Quand la danseuse ne danse pas : Alice Taglioni, femme d’affaires »

16h30 Emmanuelle Delattre Destemberg (Université Polytechnique Hauts-de-France) : « Penser les danseuses sans tutu : négociatrices, enseignantes et réformatrices à l’Académie de musique de Paris au XIX^e siècle »

17h Loli Jean-Baptiste (Université de Franche-Comté) : « En famille : Une femme de poigne aux commandes d’un théâtre ambulant »

17h30 Johanna Biehler (Université d’Avignon) : « Retour sur l’ère des écuyères »

18h30-19h30 Table ronde : quels enjeux pour aujourd’hui ? Aurore Evain, Lisa Guez, Corinne François-Denève, Geneviève Dichamp, Chloé d’Arcy



L’Atelier « **Approche écopoétique du XIX^e siècle** », organisé par **Aude Jeannerod**, se tiendra le **6 juin 2020** à la **bibliothèque Jacques-Seebacher**, Université Paris Diderot.



Le 20 novembre 2020 aura lieu l’Atelier « **Le XIX^e siècle en série(s)** », organisé par **Marine Le Bail** (l’argumentaire a été publié dans la précédente Lettre).



Les propositions de communications (un titre accompagné d’un paragraphe de 500 mots maximum) seront à envoyer d’ici le 5 janvier 2020 à l’adresse mail suivante : marine.le.bail1830@gmail.com

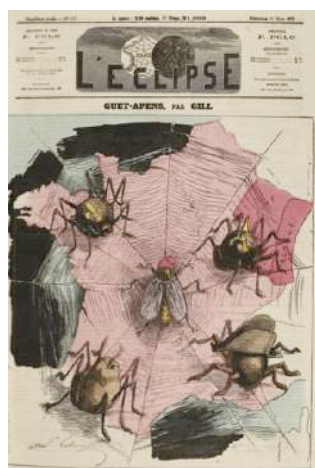
Comité scientifique : Mathilde Labbé, Marine Le Bail, Matthieu Letourneux, Émilie Pézard, Marie-Clémence Régnier.



Le Magasin



Vous avez reçu ces jours-ci le beau *Magasin* 2019 : <https://serd.hypotheses.org/5651>
Le numéro 2020, coordonné par Julien Schuh, s'intitulera « Réseaux ».



Les Doctoriales

La journée d'études des Doctoriales de la SERD aura lieu le jeudi **23 avril 2020**, à Paris-VII, et s'intitulera : « **La partie et le tout. Partitions et (re)compositions des corps au XIX^e siècle** ».

L'appel a été publié sur Fabula : [La partie et le tout. Partitions et \(re\)compositions des corps au XIXe s.](#)



Chronique internationale

Voici des nouvelles de **Gaultier Roux**, notre correspondant à l'université Fudan de Shanghai.

La France vue de Chine en 2019 : un regard très « dix-neuvième siècle »

Une année hugolienne

Le dix-neuvième siècle français a bonne presse en Chine : en témoigne l'exposition qui s'achève au Pearl Art Museum de Shanghai. « Victor Hugo : dans l'intimité du génie » a été un véritable succès, confirmant la réussite d'une précédente exposition sur le même auteur il y a deux ans à Guangzhou (Canton) : « Aimer, c'est agir : Victor Hugo et la culture chinoise » (20 septembre – 19 novembre 2017). Tout comme la première exposition, qui avait mis en lumière l'intérêt de Victor Hugo et de son épouse pour l'art chinois, exposant des objets des collections des Maisons de Paris et de Guernesey, mais aussi la fameuse lettre au capitaine Butler au sujet de l'incendie du Palais d'Été, cette nouvelle exposition a été organisée en partenariat avec les Maisons de Victor Hugo. L'exposition, dont le commissariat a été assumé par Gérard Audinet, conservateur général du patrimoine, et Li Dandan, directrice du musée l'hébergeant, a débuté le 13 août et prendra fin le 12 janvier. Suivant une progression biographique qui retrace le parcours personnel, littéraire mais aussi politique de l'auteur, l'exposition aménage également trois approches des *Misérables*, des *Travailleurs de la mer* et de *L'Homme qui rit*, notamment par l'illustration. De nombreux dessins à l'encre d'Hugo sont présentés au public, et qui forment une part méconnue de son activité créatrice, laquelle opère, par sa *manière*, une véritable séduction sur le public chinois. En effet, dans la civilisation chinoise, les instruments de l'écrivain et du peintre sont les mêmes, le lettré pratiquant l'un et l'autre art de conserve. Pour donner à voir, mais aussi à comprendre Hugo dessinateur, Delphine Gleizes (Grenoble-Alpes) a été invitée à donner plusieurs conférences qui, comme les autres événements satellites de l'exposition, ont accueilli un large public. La visite virtuelle de Hauteville House qui clôt l'exposition et montre au public combien ce lieu est aussi une œuvre hugolienne à part entière, suscite particulièrement la curiosité du public, ainsi que son interrogation sur les enjeux de préservation du patrimoine. Cette problématique rencontre désormais un écho marqué au sein du public chinois cultivé, perplexe face à l'effacement du passé produit par l'hyper-développement urbain de la Chine ces vingt dernières années et l'apostolat du *neuf* qui l'a accompagné.

Assurément, l'incendie de Notre-Dame de Paris le 15 avril dernier a créé une vive émotion en Chine, sensible immédiatement sur les réseaux sociaux chinois, inondés de messages



de solidarité. Nombreux sont les expatriés français à qui des Chinois, proches ou non d'eux, ont témoigné une compassion de prime abord assez surprenante ; tout témoin de ce mouvement d'émotion pouvait alors comprendre la valeur insigne accordée par les Chinois au monument architectural aussi bien qu'à son pendant littéraire. L'auteur de ces lignes, invité à donner le 11 mai dernier à Nankin une conférence sur l'évolution du genre romanesque en France au XIX^e siècle, reçut ainsi dans l'intervalle la requête suivante : donner au roman *Notre-Dame de Paris*, dont on avait demandé qu'il occupât une partie du propos, une place d'honneur dans son exposé. Les organisateurs ressentaient une urgence à évoquer l'œuvre littéraire et sa portée afin de permettre au public de manifester son double attachement, patrimonial et littéraire, à une œuvre elle-même dédoublée et qui, de fait, incarne une certaine idée de la France à l'étranger. Et de fait, j'ai pu mesurer la sensibilité d'un public nombreux, composé d'étudiants, mais aussi de lecteurs passionnés, non francophones.

Il faut, pour bien comprendre ce phénomène d'ampleur en Chine, savoir que, par un jeu de clichés gigognes, Paris subsume la France dans l'esprit chinois, et à Paris même, deux monuments symbolisent la culture française, dans leur altérité féconde : la moderne tour Eiffel et l'ancienne cathédrale Notre-Dame. Ainsi ai-je appris, ces dernières années, de mes étudiants ce que signifient les petites tours Eiffel que s'offrent collégiens et lycéens ici : une marque d'attachement amoureux, déclaration muette qui prend la forme réduite d'un lieu se substituant, par romantisme supposé, aux paroles impossibles à dire. On comprendra alors pourquoi l'on voit tant de couples Chinois prendre leurs photos de mariage sur le Champ de Mars, et pourquoi l'on décore même parfois, en Chine, les salles de réception d'une tour Eiffel de plus d'un mètre devant laquelle on aura soin de faire poser les mariés et leurs proches. Mais Notre-Dame de Paris est toutefois aux yeux des Chinois un symbole beaucoup plus complexe que la tour Eiffel, parce que s'y superposent le monument emblématique et une œuvre littéraire très connue du public, mentionnée à plusieurs reprises dans les programmes scolaires, traduite à de multiples reprises, et devenant à chaque réédition un succès de librairie. Le succès du roman historique est en partie dû à la peinture qu'il offre d'une Europe médiévale fantasmée qui est aussi le fond de scène des contes merveilleux et de leurs multiples adaptations, mais sa dimension sociale, qui eut toujours les faveurs du régime, joue un rôle déterminant dans sa célébrité, au même titre que *Les Misérables* d'ailleurs. Ajoutons à cela, pour *Notre-Dame de Paris*, et c'est une hypothèse que je formule, que le concept d'ἀνάγκη par lequel s'ouvre le roman séduit à mon sens une sensibilité chinoise très marquée par l'idée de nécessité.

Fortunes scéniques de romans français

Les comédies musicales connaissent, depuis une vingtaine d'années, un succès continu en Chine. Si la réforme économique chinoise initiée par Deng Xiaoping à compter de 1978 a amorcé son ouverture culturelle, celle-ci ne fut que très progressive. Ce n'est qu'en 2002 que le premier spectacle musical étranger fut autorisé à être exploité en République populaire de Chine : or il s'agissait de la comédie musicale *Les Misérables*, dans la production et la mise en scène de Robert Hossein, en 1980, sur une musique de Claude-Michel Schönberg et des paroles d'Alain Boublil et Jean-Marc Natel. Elle fut représentée pendant trois semaines au Grand Théâtre de Shanghai : les témoins de l'époque se souviennent encore de l'importance que revêtit pour eux cet événement qu'ils jugent historique.

La comédie musicale *Notre Dame de Paris*, sur une musique de Richard Cocciante et un texte de Luc Plamondon, avec une mise en scène de Gilles Maheu, avait retenti à la télévision et sur les radios françaises en 1998. Et, de fait, elle avait suivi de peu *Les Misérables* en Chine : en 2002 encore, le spectacle avait été produit, à Pékin cette fois. Du 18 juillet au 11 août dernier,

trente représentations ont été données lors d'une tournée en français qui débuta à Shanghai, où il y a huit ans, mais dans la version anglaise, le spectacle avait déjà été joué à guichets fermés. Cette fois-ci, la billetterie a fermé dès début juillet, et à Shanghai, mille six cents spectateurs se sont pressés chaque soir aux abords du théâtre, se photographiant devant les affiches avant la représentation, chassant les autographes après. On peut véritablement parler d'un phénomène populaire : francophones ou non, tous les adeptes de la comédie musicale, l'une des plus célèbres en Chine, peuvent en fredonner les airs, et les reprenaient en chœur durant les représentations, et rares sont les Chinois des grandes villes à ne pas en avoir entendu parler.

De la même manière, la comédie musicale *Le Rouge et le Noir, l'opéra rock*, produite par Albert Cohen, sur un livret d'Alexandre Bonstein et mis en scène par François Chouquet et



Laurent Seroussi, et qui fut donnée au Palace à Paris de septembre 2015 à janvier 2017, est extrêmement populaire. L'adaptation du roman de Stendhal est actuellement en tournée en Chine, pour cinquante représentations à Pékin, Shanghai, Canton et enfin Shenzhen. Le succès de ce spectacle surprend davantage : cependant, les représentations drainent des spectateurs de toutes provinces, faisant parfois un long déplacement pour y assister : mis en vente un an avant les représentations, les

billets ont vite été épuisés et il existe même un marché noir pour s'en procurer. Le spectacle a connu quelques adaptations, la tonalité rock a été affirmée, et le registre comique est également davantage exploité, ce qui tend à décevoir le public qui a lu le roman. Détail original, parmi d'autres : le mari trahi n'est plus représenté affublé d'une paire de bois de cerfs émergeant de son chapeau, mais d'un chapeau vert, attribut chinois du cocu. Si le clin d'œil permet peut-être une meilleure compréhension de l'histoire, elle ne semble pourtant pas toujours du goût du public ; certains spectateurs trouvent en effet la sinisation déplacée. De même, la qualité du surtitrage en chinois est assez mauvaise : la langue employée s'avère d'un registre populaire, et même parfois vulgaire, et, sans parler de Stendhal même, la traduction altère le texte de l'adaptation. Malgré cela, il semble que le spectacle réussisse ses effets, grâce à une mise en scène conforme aux attentes d'un public chinois et des interprètes de qualité, même si cet « opéra rock », de l'avis commun, demeure écrasé par Notre-Dame de Paris. Dans un cas comme dans l'autre cependant, on peut remarquer que les comédies musicales françaises sont préférées par le public à celles de Broadway, dont la mise en scène et le jeu sont jugés moins chaleureuses et vivants.

Le mécénat chinois : un atout pour les études dix-neuviémistes ?

L'engouement certain du public chinois pour le XIX^e siècle français ne se limite pas en l'espèce à Hugo ni aux comédies musicales, mais ces phénomènes forment assurément la colonne vertébrale d'un mouvement plus large de diffusion de la culture française en Chine. Ainsi, en octobre dernier, la direction du Musée Rodin a-t-elle annoncé qu'à l'occasion de son centenaire, elle avait négocié un accord de mécénat avec une bienfaitrice chinoise, Zhang Chengcheng, laquelle a fait fortune dans l'immobilier à Xi'An après une enfance passée à Metz : ce mécénat va non seulement contribuer au réaménagement du Musée, mais également permettre l'ouverture d'un lieu d'exposition permanent à Shenzhen, ville de la mégapole cantonaise. L'annonce en a

été faite le 7 octobre, à l'occasion du quatrième Forum culturel franco-chinois qui se tenait à Nice ; des précisions ont été apportées depuis lors de la visite d'Etat d'Emmanuel Macron en Chine. À Paris, le réaménagement permettra notamment de faire intervenir trois artistes contemporains : le Français Jean-Paul Mareschi, le Chinois Li Xin et le Camerounais Barthélémy Togo créeront des médaillons et dessus-de-porte pour combler l'espace laissé vide par la dispersion des originaux. À Canton, le nouveau musée accueillera, selon des modalités encore à définir, des œuvres du sculpteur français le plus fameux en Chine.

Le mécénat culturel chinois ne cesse de se développer en France. C'est ainsi qu'à l'Opéra Garnier, la loge et le salon-fumoir de l'Empereur ont été restaurés du 15 juillet au 30 août dernier grâce au mécénat de Hantang Culture, à hauteur d'un quart de million d'euros. Il s'agissait du premier acte de mécénat chinois à l'Opéra de Paris : les travaux ont eu lieu alors que le Ballet de l'Opéra séjournait à Shanghai. Quoi que l'on pense des bienfaits et des méfaits du mécénat privé ou étranger, ces exemples témoignent d'un flux d'échanges patrimoniaux qui accompagne l'intensification des échanges économiques entre les deux pays. Dans ce contexte, il semble que les chercheurs dix-neuviémistes de Chine, qui pâtissent encore d'un relatif éclatement à travers le territoire et de peu de moyens de collaboration, puissent à l'avenir, à travers des projets scientifiques d'envergure variée, développer leur champ d'investigation : l'intérêt chinois pour la littérature française, et spécifiquement son XIX^e siècle, n'a jamais diminué depuis la publication de *La Dame aux Camélias* en chinois en 1899. Pour l'anecdote, rappelons que son traducteur, Lin Shu, ne parlait que sa langue maternelle, et qu'il se faisait raconter, chapitre après chapitre, les œuvres qu'il voulait traduire par des amis polyglottes, avant d'en écrire sa version... Une méthode des plus surprenantes peut-être, mais elle permit assurément à l'époque une meilleure réception d'œuvres éminemment *exotiques* pour une sensibilité extrême-orientale. Signalons enfin un exemple d'actualité de la recherche dix-neuviémiste en France, et justement sur ce roman séminal pour les relations littéraires franco-chinoises : Guo Sijia vient de faire paraître, dans la dernière livraison de *Romantisme*, un fort intéressant article intitulé : « Les miroirs chinois de Marguerite. Réécritures, adaptations, hybridations, nouvelles interprétations. *La Dame aux camélias* en Chine dans la première moitié du XX^e siècle ».



France Grenaudier-Klijn, notre correspondante pour la Nouvelle-Zélande, nous communique un petit relevé des activités dix-neuviémistes en **Aotearoa/Nouvelle-Zélande**.

Si les dix-neuviémistes y sont peu nombreux et les publications rares dans ce domaine, elle tient toutefois à signaler les contributions de son collègue Dr Antonio Viselli, de la School of Language, Social and Political Sciences de l'Université de Canterbury, à Christchurch :

- « From Contrapuntal Writing to Antipodal Carving : Paul Gauguin's Polynesian "Afternoon of a Faun" », *Pacific Dynamics: Journal of Interdisciplinary Research*, vol. 2.2. 2018 : 176-184. <https://ir.canterbury.ac.nz/bitstream/handle/10092/16284/7.%20Antonio%20Viselli.pdf?sequence=1&isAllowed=y>

- Valentina Gosetti et Antonio Viselli, « L'« autoexotisme » des poètes *provinciaux* : une ruse dix-neuviémiste ? Le cas des *Amours jaunes* de Tristan Corbière », *Écritures régionalistes / New scales of Regionalist Writing, Romantisme*, 3.181 (2018) : 47-61.

- « Dante objet d'occasion : "Raccrocs" et la descente aux Enfers de Tristan Corbière », *Cahiers Tristan Corbière* (Garnier), vol. 1, 1 (2018) : 121-145.

En outre, organisées par le Dr Viselli, deux semaines ont été consacrées à la poésie du XIX^e siècle dans un cours de deuxième/troisième année offert à Canterbury.

A l'Université de Waikato, Hamilton, un cours de troisième année sur le XIX^e siècle est proposé tous les trois ou quatre ans. Deux à trois heures sont consacrées à la période (histoire, un poème de Rimbaud, l'impressionnisme) dans un des cours de langue de deuxième année.

A l'Université de Wellington, Wellington, est proposé un cours de troisième année sur la littérature des XIX^e et XX^e siècles, dont la moitié sur le XIX^e (modules théâtre et poésie).

Dr Charles Rice-Davis participe à un projet, en tant que traducteur, auprès du BodmerLab, associé à l'Université de Genève, qui a numérisé en très haute qualité un très grand nombre de manuscrits autographes rares d'auteurs du XIX^eme, dont Baudelaire, Hugo, Mallarmé, entre beaucoup d'autres (<https://bodmerlab.unige.ch/fr/constellations/autographes>). Jean Anderson, Associate Professor, a supervisé une maîtrise en Literary Translation Studies, comportant la traduction d'un texte de Balzac, qui a été publiée aux États-Unis :
- Kassy Hayden, [Honoré de Balzac's Treatise on Modern Stimulants: An Annotated Translation](#), Wakefield Press, Cambridge, MA, 2018

France Grenaudier-Klijn continue pour sa part à travailler sur l'œuvre de Marcelle Tinayre (1870-1948).



Voici maintenant les activités dix-neuviémistes en **Corée du Sud** pour l'année 2019 :

1. Traductions

- Balzac, *Le chef-d'œuvre inconnu*, traduit par Ho-young KIM, Rayonvertbooks, 2019.
- Zola, *Comment on meurt*, traduit par Sun Ju LEE, Jungeunbooks, 2019.
- Zola, *L'Œuvre*, traduit par Yu Hyun KWON, Eulyoo, 2019.

2. Colloque

Colloque conjoint de l'Association d'études de la culture française et des arts en France (CFAF) et de la Société d'Études Franco-Coréennes (SEFC) « Genre dans les sciences humaines et les arts français » (le 2 novembre 2019, Université Sungkyunkwan) :

- Gwisoo SEONG, « Arsène Lupin, L'Homme-Énigme »
- Joonghyun KIM, « Discours sur les littératures populaire et pure, basé sur le roman-feuilleton français »

3. Articles

- 1) *Études de langue et littérature françaises*, publiées par la **Société coréenne de langue et littérature françaises** :
 - Hyewon LEE, « Les enjeux littéraires du procès des *Fleurs du Mal* », 119, p. 177-214.
 - Jinhyun RYU, « Les amis de Durtal dans *Là-bas* de Huysmans », 117, p. 35-69.
 - Ki-Jeong SONG, « Le Crédit et le système financier dans la première moitié du XIX^e siècle - Autour de *César Birotteau* », 118, p. 157-180.
 - Minseok KWAK, « Le sujet d'écriture moderne face à la notion de la «folie» - autour des poètes Nerval et Lautréamont », 118, p. 5-35.

- Soon-Hee LEE, « Les travaux intellectuels des écrivains du Groupe de Coppet et leurs héritages littéraires - Cartographier les réflexions sur l'histoire littéraire au début du XIXe siècle », 117, p. 71-97.

- Ye Young CHUNG, « Le don des jeunes héritières : Eugénie Grandet et Pauline Quenu », 117, p. 99-131.

2) **Revue d'études franco-coréennes**, publiée par la **Société d'études franco-coréennes** :

- Junghwan LEE, « Zola, *Germinal* et pour les lecteurs - Étude sur la circulation médiatique de *Germinal* en tant que roman-feuilleton entre 1884 et 1885 », 90, p. 99-131.

- Ki-Jeong SONG, « Le droit de la faillite dans les romans de Balzac - Autour de *César Birotteau* et *Illusions perdues* », 90, p. 39-66.

- Kyungae SON, « La vie et la mort, la réalité et le rêve, analyse du *Rêve* de Zola », 87, p. 5-22.

- Sookjin HWANG, « Maupassant et le journalisme - autour de ses débuts au *Gaulois* », 89, p. 77-106.

- Seong-Woong CHO, « Stendhal et le problème du jeune homme sous la Restauration », 88, p. 97-123.

3) **Revue d'études françaises**, publiée par l'**Association coréenne d'études françaises** :

- Hae-Jung PARK, « Sur la psychologie allégorique dans la série 'Fantômes et Fantoques' de Verlaine », 105, p. 59-97.

- Hyun Jin CHO, « L'influence de Joseph de Maistre chez Baudelaire », 106, p. 81-111.

- Kiil KIM, « *A Study of Characters through "the drama in the drama"* in *On ne badine pas avec l'amour* by Alfred de Musset », 108, p. 47-67.

- Youngmin SEO, « La question juive dans *L'Argent* d'Émile Zola », 107, p. 27-68.

4) **Études de la culture et des arts en France**, publiées par l'**Association des études de la culture et des arts en France** :

- Jung Ah KIM, « Une étude sur l'expression dans les dernières œuvres de Nerval », 69, p. 36-68.

- Tchuly YI, « *Les Paysans* de Balzac et *La Terre* de Zola », 67, p. 227-276.

5) **Étude de la Culture française**, publié par **Association Culturelle Franco-Coréenne** :

- Chae Young LEE, « Une réflexion sur l'Orientalisme chez Gustave Flaubert: autour de *L'Orientalisme* d'Edward Said », 41, pp. 399-429.

- Chan-Kyu LEE, « Étude sur le paysage sonore chez Émile Zola : Autour de *Germinal* », 42, p. 89-116.

- Mijin KIM, « Le regard balzacien sur les femmes à travers la description de la 'vieille fille' », 40, p. 1-26.

- Minseok KWAK, « La déconstruction et la reconstruction poétiques chez Rimbaud et Laforgue », 41, p. 1-33.

- Mi-Young MUN, « Une étude sur Julien Sorel et le patronyme », 41, pp. 145-164.

Nam-Mo JUNG, « Étude sur la synesthésie 'picturale' à propos de « Marine » de Rimbaud », 40, p. 81-99.

- Sun Kyung HWANG, « Le fantastique dans *Thérèse Raquin* d'Émile Zola », 41, p. 189-215.



En zigzag

Sur les traces du XIX^e siècle

Il est passé récemment (juin 2019) en salle des ventes à Paris le pistolet (très rouillé) avec lequel Van Gogh s'est (se serait) suicidé (162 500 euros). Il est passé il y a quelque temps en salle des ventes (novembre 2016) le pistolet avec lequel Verlaine a tiré (aurait tiré) sur Rimbaud (434 500 euros). Je suis ravi de voir, à cette occasion, que la cote des pistolets de la vie (ou mort) littéraire soit estimée plus cher que celle des pistolets touchant à l'histoire de la peinture. Il faudrait élargir la statistique : je ne sais si le pistolet (français) qui a tué Pouchkine est passé en salle des ventes, et sans doute y a-t-il çà et là encore dans les greniers des poignards, des épées, des pistolets célèbres qui ne demandent qu'à affronter le feu des enchères publiques. En tous cas j'attends avec impatience le passage en salle des ventes de la corde avec laquelle Nerval s'est (se serait) pendu, de l'éclat d'obus qui a (qui aurait) blessé Apollinaire, du pare-choc de la Facel Véga avec laquelle Camus s'est (se serait) tué, du carburateur défaillant de l'avion qui a (qui aurait) tué Saint-Exupéry, du tuyau de poêle bouché qui a (qui aurait) asphyxié Zola. Les fabricants de fausses reliques (voir la nouvelle de Maupassant « La Relique ») en général, et de fausses reliques littéraires en particulier (voir *L'Immortel* de Daudet) ont eu depuis des siècles, et ont encore, de très beaux jours devant eux. Mais les « maisons d'écrivains », si à la mode aujourd'hui, ne sont-elles pas, elles aussi, autant de reliquaires et de Saintes-Chapelles où les foules se pressent en pèlerinage pour voir l'encrier ou les pantoufles du maître ? Question subsidiaire : la littérature n'est-elle pas un gigantesque reliquaire de « choses vues » ? Le fameux « détail » de toutes les littératures réalistes n'est-il pas comme un fragment sacré, un petit morceau restant, une petite chose à laquelle on ne peut pas ne pas croire, une relique donc d'un monde disparu ?



On connaît le mot « pittoresque », l'un des mots-clés du XIX^e siècle, qui signifie : « digne d'être peint », par exemple pour parler d'un paysage. Au XXI^e siècle, siècle où la peinture et les paysages ne sont plus ce qu'ils étaient, il était fatal que ce mot « pittoresque » tombe en désuétude et soit remplacé. Il l'a donc été, et si j'en crois mes informateurs préférés, mes petits-enfants, par le mot « instagrammable » (digne d'être diffusé sur Instagram).

Traversée en zigzag d'un essai collectif de trois écrivains contemporains Yannick Haenel, François Meyronnis, Valentin Retz intitulé *Tout est accompli* (Grasset 2019). Lecture roborative d'un essai décapant qui est une critique violente (argumentée) de notre monde contemporain où s'installe ce qu'ils appellent le grand « dispositif », un monde où se célèbrent, à longueur des discours extatiques inspirés de la Silicon Valley, les noces de la manipulation génétique et de l'intelligence artificielle. Il est intéressant que les auteurs fassent, en une longue digression de deux pages, une analyse de *Bel-Ami* de Maupassant où ils lisent certains symptômes de nos attitudes contemporaines, notamment de celles à l'égard des musulmans (un peu tiré par les cheveux, quand même).

Notons que l'essentiel des polémiques qui font rage à l'occasion de la restauration de Notre-Dame de Paris se fait autour d'un objet du XIX^e siècle, la flèche élevée par Viollet-Le-Duc

à la croisée du transept en 1859. Flèche inventée par un architecte qui méprisait tout art roman ou classique, qui pensait que le gothique était le summum de l'architecture de tous les temps, qui aimait restaurer les monuments du Moyen-Age en les rendant plus gothiques que leur gothique initial, et par un architecte anti-clérical qui pensait que ce même art gothique était un art civil et municipal et non religieux. Comme quoi on peut être un grand architecte, un merveilleux dessinateur, et avoir ses petits blocages idéologiques.

Relisant *Huis-clos* de Sartre dans la nouvelle édition qu'en donne notre ami Pierre-Louis Rey, je (re-)trouve un détail qui m'avait échappé : la présence insistante, comme quasi seul accessoire du décor, d'un bronze de Barbedienne sur la cheminée dans un « salon de style Second Empire ». Je rêve d'un colloque sur Barbedienne, cette incarnation superlative du XIX^e siècle, ce siècle du « plaqué » (Ruskin), tout entier « toc, galvanoplastie et similor » (Verlaine et Coppée, « Qui veut des merveilles ? »). Mais je m'interroge sur les intentions profondes de Sartre : l'enfer serait-il le XIX^e siècle ?



La mise en bande dessinée des biographies ou des œuvres des grands écrivains est à la mode. Personne ne s'en plaindra. Témoin la récente bande dessinée intitulée : *Les Zola* (Dargaud, 2019), due aux talents des dessinatrices Méliane Marcaggi et Alice Chemama. Le graphisme et la mise en couleurs sont de qualité. La réalité des événements historiques est fidèlement respectée. Et, féminisme oblige, le récit est centré sur la personne d'Alexandrine et sur le trio Alexandrine-Émile-Jeanne. Notons simplement deux détails qui peuvent faire froncer le sourcil aux spécialistes : à l'occasion d'un dîner chez les Zola en 1868, Edmond de Goncourt, invité, y est dessiné avec la moustache grise qu'il avait en 1896 et Alexandrine est désolée que l'épouse d'Edmond ne l'ait pas accompagné. Pas grave.

On connaît, dès 1868, l'admiration du jeune Zola pour Claude Bernard, qui fut pour lui un modèle de « méthode », d'écriture, de rigueur dans la soumission aux « faits » et à la vérité expérimentale. Pour Zola le romancier doit être comme le médecin expérimentateur, ou comme un juge d'instruction, deux comparaisons qui reviennent souvent sous sa plume. On trouve dans *Les Frères Karamazov* de Dostoïevski (1879) un personnage (l'un des frères) qui fait au contraire de Claude Bernard un repoussoir, une injure, un nom commun (il parle à plusieurs reprises d'une époque qui voit pulluler « les bernards », il traite autrui de « sale bernard » etc.). D'autre part on trouve très souvent chez Zola des diatribes contre la psychologie et le roman psychologique (et le roman « à la Claude Bernard » sera pour lui l'antithèse du roman « psychologique »). Et on trouve dans le dossier préparatoire de *La Bête humaine* de Zola (1890) l'auto-consigne explicite de ne pas faire comme dans Dostoïevski tel personnage de juge d'instruction trop « psychologue ». Certes Dostoïevski lui-même (dans *Crime et châtiment* également en 1866) met en scène des juges fêrus de psychologie, mais il semble bien critiquer les excès de « psychologie » de ses propres juges d'instruction (« La psychologie à toute vapeur » est le titre d'un de ses chapitres). Il est intéressant de trouver, mais pas toujours facile à analyser, à la même époque, chez des auteurs très différents, ces références communes à certains personnages historiques (Claude Bernard), à certains types et

modèles (le juge d'instruction), à certaines catégories littéraires (le roman d'analyse psychologique) identiques, dans des romans relevant d'un même genre (le roman policier).

Travers de tout lecteur de Flaubert : voir du Flaubert partout. Ainsi lisant *Crime et Châtiment* de Dostoïevski (1866) je ne peux m'empêcher (j'ai honte) de lire le début du roman, la scène de la rencontre sur un banc de boulevard « tout à fait désert », à « une heure torride » de Raskolnikov et d'une jeune femme, comme une sorte d'anticipation de la scène inaugurale de *Bouvard et Pécuchet* (1881) (un banc, un boulevard « absolument désert », une chaleur caniculaire, une rencontre). Pur hasard, ou au contraire *topos* d'*incipit* romanesque ? l'espace désert comme métaphore de ce lieu vide qu'est pour tout lecteur son horizon d'attente au début de tout roman, et lieu vide comme lieu d'appel d'une nécessaire rencontre et du début du boulevard de l'intrigue – évidemment torride – qui va se dérouler ?

Philippe HAMON

